98

VÉRITABLE RÉPONSE

DU VICOMTE DE MIRABEAU

A LA LETTRE DE L'ABBÉ MAURY.

JE m'empresse de vous répondre, mon cher Abbé. Mon premier soin doit être de désavouer une lettre qu'on a fait imprimer sous mon nom, soi-disant en réponse à celle que vous m'avez écrite : laquelle, je ne sais en vérité comment, a été rendue publique. Prenez garde à votre secretaire, ou, pour le plus sûr, ne vous en servez pas en pareille occasion.

Quoi qu'il en soit, vous n'aurez point eu de peine à reconnoître la supposition de ma prétendue réponse, et vous n'aurez point été inquiet du sort de l'original. Vous aurez fort aisément reconnu dans cet écrit furtif un nouveau tour de gibecière de la part de Barnave, Lameth, Duport, d'Aiguillon et compagnie, pour leurrer encore ce pauvre peuple, et lui faire avaler encore quelque dose de poison, en plaçant leur éloge dans ma bouche.

Elle est adroite, par exemple, cette tournure que l'on prend pour faire valoir les prétendus sacrifices de l'un d'eux, en me faisant dire : « Charles de Lameth est bien étonnant aussi : » il a sucé les préjugés, les erreurs avec le lait ; » il étoit premier gentilhomme de la chambre » du Comte d'Artois ; il est sans fortune : que » de motifs pour être courtisan ! il a foulé aux » pieds l'orgueil de sa naissance, il a regardé » d'un œil dédaigneux les trésors de la Cour » et ses honneurs, et il a préféré d'embrasser la » défense du peuple qui ne peut lui donner » que son amour et son estime. »

Comme les fourbes sont fins ! Cela peut-il manquer de faire son effet ? Tout le monde ne réfléchit point que c'est aujourd'hui le peuple qui distribue les honneurs et les trésors, ensorte que Charles de Lameth en se tournant de son côté, n'est pas moins courtisan qu'il ne l'étoit ci-devant ; il sert toujours la puissance utile, et son désintéressement peut prendre justtement un autre nom ; et si l'on considère ensuite que sa grande et affectée popularité cache, aux yeux de la multitude aveugle, le dessein d'arriver au faîte de l'autorité en s'emparant de tout le pouvoir, en détruisant tout autre qui pourroit gêner celui qu'il envie, on peut légitimement douter de son amour pour la patrie. Il veut l'enchaîner tout

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

aussi bien qu'un autre. Sylla ne prêchoit que la liberté, et la *plebs romana* l'a regardé comme son sauveur jusqu'à l'accomplissement des desseins du traitre.

Voyez comme le serpent se glisse sous les fleurs. Les éloges de tous les agents, ou suppôts de la clique viennent se placer tout naturellement. On s'étonne que le pauvre Roberts-Pierre sans état, sans fortune, n'ait point encore été corrompu; on se récrie sur sa vertu, sur son patriotisme. Le beau sujet de surprise. Eh! qui diable auroit pensé à faire une si détestable acquisition. Cela n'est bon à rien, et quelque mince que pût être le prix qu'on y auroit pu mettre, on auroit toujours payé beaucoup trop cher une voix stérile. Je crois bien que c'est uniquement son ambition qui l'a jetté dans la cabale des Lameth et autres, et que le salaire d'un être aussi inutile, n'est point entré dans les dépenses un peu trop fortes que ces Messieurs ont faites pour se faire des amis, des satellites et des prôneurs.

A propos de dépenses; vous savez combien ils ont prodigué de sommes, les Lameth, Barnave, d'Aiguillon, Duport, &c. pour avoir sur le droit de faire la paix et la guerre, un décret conforme à leurs vues; vous savez com-

bien ils en ont sacrifié d'autres pour déguiser leur défaite sur cet article, combien ils ont salarié de bouches pour répandre qu'ils étoient les auteurs du projet adopté, combien ils ont payé d'écrivains, et de journalistes pour les louer sur ce décret, Barnave a même acheté jusqu'à de plattes chansons, où l'on chante sa victoire en style assez grossier. Maintenant, et le tout parce qu'ils n'ont pas pu en imposer long-tems, les voilà qui se déchaînent contre ce même décret, et qu'en avouant que c'est celui de mon frère, ils cherchent à allumer contre lui le courroux populaire. Ce n'est pas ce dont je me soucie beaucoup; mais je demande quel fond on peut faire sur des hommes qui chantent avec si peu de vergogne la Palinodie, et qui avouent qu'ils ont trompé le peuple par les mensonges les plus impudents.

On ne manque pas, comme bien vous l'entendez, de me faire exagérer dans la lettre qu'on m'attribue, l'excès de mon contentement sur ce décret.

Vous savez, mon cher abbé, ce qu'il en est; vous savez si en effet nous sommes, si nous pouvons être contens de ce qui a été décidé, sur ce point important, et s'il a tenu à nous que ce décret ne fût point sanctionné, ou *accepté*, suivant leur langage.

Si ces Messieurs vouloient tout donner au peuple, *sous le nom duquel ils se donnoient tout eux-mêmes*, nous voulions tout donner au Roi avec lequel nous comptions bien faire nos affaires. Il n'est que trop évident que nous ne pouvons être flattés d'un décret qui ne laisse place à aucun abus, qui accorde au Roi tout ce qu'il doit avoir, en laissant au peuple tout ce qui doit lui rester, qui, en un mot accorde tout juste au pouvoir exécutif ce qu'il lui faut d'autorité pour veiller à la tranquillité générale, mais lui enlève en même tems toute espèce de moyen de nuire à la liberté publique, et par conséquent aux favoris et aux ministres tout moyen d'augmenter leur puissance.

Oh! mon ami, ce décret n'est, parbleu, que trop sage. c'est bien pour cela que, si nous enrageons, nos braves amis, Lameth, Barnave, Duport, d'Aiguillon, et compagnie, enragent pour le moins aussi fort. Il est cruel de se ruiner pour manquer son coup. Si leur projet eût passé, Dieu sait comme ils s'en seroient donné à cœur joie : comme ils auroient régné sous le nom du pauvre peuple auquel ils auroient fait crier *liberté* en le garottant d'importance.

C'est pour tâcher de ressouder les chaînes qu'ils lui préparoient, et qui se sont rompues dans leurs mains, qu'ils font de nouveaux efforts

pour l'égarer : que revenant sur leurs pas, en reconnoissant l'école qu'ils ont faite, ils excitent son mécontentement contre ce même décret qu'ils ont voulu s'attribuer, qu'ils cherchent à exciter sa haine contre ceux qui barrent leurs projets. Ils ne pouvoient mieux faire que de les présenter comme étant de notre parti, car on a si bien réussi à nous noircir dans l'esprit du peuple que tout ce qui tient à nous lui est odieux au dernier degré.

La cabale factieuse ne pouvoit donc rien faire de plus adroit que de lâcher la lettre supposée qu'elle a mise sous mon nom. Vous, qui êtes au fait, n'avez pu en être la dupe.

Mais c'est trop nous occuper de cet œuvre imposteur dont le but est d'exciter de nouveaux troubles auxquels nous n'aurions rien à gagner.

Je viens à votre lettre, mon cher abbé.

Je vois que, malgré tout votre esprit, et votre discernement vous avez donné dans une bosse très-dangereuse. La division qui s'est mise parmi ceux appellés patriotes, et qui vous fait crier victoire, nous seroit effectivement bien avantageuse si les deux partis ne songeoient qu'à leurs intérêts personnels, et si, de part et d'autre, tout étoit intrigue. Mais prenez-y garde, mon cher abbé; regardez-y de plus près. Vous verrez que les Barnave, Lameth, et com-

pagnie sont seuls dirigés par des vues particulières. Eux seuls recherchent la faveur du peuple pour l'intérêt de leur ambition personnelle. C'est pour cela qu'ils le flattent toujours, qu'ils adoptent toutes ses idées bonnes ou mauvaises, qu'ils caressent ses préjugés, et jusqu'à ses plus criminels excès, dont après tout ils sont souvent, on pourroit dire toujours, les auteurs secrets. Ils se sauvent ensuite en rejettant tout sur nous. On nous charge de bien des forfaits qui ont été payés de leurs deniers. Eux seuls ne travaillent que pour eux. Ils confondent tout pour pêcher à leur compte. Ils bouleversent tout pour élever le trône sur lequel ils veulent s'asseoir. Ils savent très-bien que l'effet du désordre et de l'anarchie est de jetter en définitif les peuples dans les bras du despotisme. Ils ne veulent que se placer au terme où la nation fatiguée des secousses qu'ils lui auront fait essuyer, se jettera dans les leurs.

Mais il n'en est pas de même, et c'est bien là notre malheur, de l'autre parti qui est composé des vrais patriotes. Celui-ci ne songe point à lui-même. Il tend de bonne foi au bien général, il ne veut que le bonheur commun. Aussi ne le voyez-vous point esclave du peuple. Il le sert sans le flatter, souvent même en résistant à ses préjugés, ou à l'impulsion que l'autre

parti lui a donnée. Aussi voyez-vous le parti des vrais patriotes résister fermement à l'anarchie, se déclarer ouvertement en faveur de l'autorité légitime, chercher à lui donner toute la force qui lui est nécessaire pour maintenir l'ordre et l'harmonie. Aussi rencontrez-vous toujours ce parti sur vos pas, comme la cabale des Lameth le trouve sur les siens; il résiste avec autant de force aux efforts que nous faisons contre la liberté, qu'aux intrigues que l'autre faction emploie pour perpétuer la licence.

Oh! mon ami, il s'en faut bien que nous ayons rien à espérer de ces gens-là. Ils sont de trop bonne foi. Nous voyons assez souvent la cabale des Lameth et Barnave se ranger de notre côté, se liguer avec nous, quand il s'agit de faire manquer une opération qui contrarie leurs desseins: mais jamais vous n'avez vu ces maudits gens vertueux s'écarter du vrai chemin, ce sont des rochers contre lesquels tous les flots viennent se briser.

Mon cher, détrompez-vous. Nous aurions bien plus à espérer du côté de la cabale, si elle pouvoit prendre le dessus. Aussi, par réflexion, ne suis-je point fâché que le hazard ait rendu publique la lettre que vous m'avez adressée. Si le peuple égaré pouvoit prendre le change. S'il pouvoit se cabrer contre ses vrais

amis, et chasser ses véritables défenseurs, s'il pouvoir haïr les la Rochefoucaud, les Castellanne, les la Fayette, les abbé Gouttes, et autres, il retomberoit dans les pattes des Barnave, Lameth, et compagnie. Les éperviers ne seroient pas gens à ménager leur proie. Ils lui feroient bientôt sentir l'impression douloureuse de leurs serres cruelles; et avec un peu d'adresse, il ne nous seroit pas difficile, quand les têtes seroient un peu réfroidies, et auroient senti la dureté de leur esclavage, de ramener l'ancien régime.

Mais, hélas ! je n'ose point me flatter de cet espoir. On commence à voir trop clair. On soupçonne, on découvre même les vues secrètes de ces Barnaves, Lameth, d'Aiguillon, Duport et conjurés, qui ne reçoivent plus guère que les éloges qu'ils payent. La sotte démarche que ce Lameth a faite pour obtenir le commandement de l'armée, a indisposé contre lui toute la milice. Les honnête gens, en levant le coin du masque, font ouvrir tous les yeux, et enlèvent chaque jour à la cabale quelques-uns de ses partisans. Votre lettre même qui s'est répandue ici, n'y fait presque pas d'impression. On la regarde comme un tour de la jonglerie de Duport, pour tâcher d'écarter les ennemis de la faction en les confondant avec nous. Ainsi je désespère presque du succès.

En effet, mon cher abbé, il est incroyable que vous vous soyez laissé abuser au point que votre lettre me l'indique.

Ne vous fiez point à l'abbé Sieyes. Il s'en faut de beaucoup qu'il soit notre ami. Je conviens volontiers qu'il n'est pas celui de la cabale, mais il ne nous en veut pas plus de bien; et vous le trouverez constamment contre vous toutes les fois que vous voudrez faire prévaloir nos intérêts. Vous avez eu tort de lui donner vos voix pour la présidence. J'aurois bien mieux aimé le Républicain St. Fargeu. Mon ami, ces Républicains là seroient moins dangereux pour nous que les soutiens de la Monarchie.

Quand au la Fayette, je ne conçois pas encore comment vous avez pu prendre le change sur son compte. Oh! mon cher abbé, c'est surement par dérision que vous me dites que celui-là sert notre cause à merveille. Grand Dieu? nous n'avons pas d'ennemi plus redoutable. Je conviens de sa prudence, de sa finesse même, mais tous ces talens sont contre nous. Il veut la liberté, et il la veut sincérement, il la veut réglée par de bonnes loix. Voilà bien le pis. Il veut une autorité, mais il la veut capable de protéger la liberté, et toujours impuissante pour lui nuire, cela n'est pas notre compte comme vous voyez.

Il a quitté, dites-vous, le club des Jacobins. Je le crois bien, un honnête homme ne pouvoit point honorablement rester dans une assemblée de conjurés où l'intrigue, l'audace et l'ambition se réunissent pour concerter les moyens de renverser l'empire françois. Mais cette retraite n'a rien d'utile pour nous. Si la Fayette a tourné le dos à la faction aussitôt que, pénétrant ses vues, il s'est apperçu qu'elle vouloit substituer à la liberté la licence dont elle espère profiter, il n'en est pas moins demeuré l'adversaire constant de ceux qui se proposent d'exiler la liberté pour rétablir le despotisme.

Je ne reconnois point votre caractère dans la manière dont vous parlez de l'instruction que fait maintenant le Châtelet de l'affaire du 6 Octobre. Je sais que M. de la Fayette a soutenu cette instruction de tout son pouvoir, mais vous savez aussi qu'il s'en faut beaucoup que ce soit en flattant nos vues. A coup sûr, si nous avions été les maîtres, nous aurions donné à cette affaire une toute autre tournure, et nous aurions bien fait, dût-il nous en coûter quelque chose, tout ce que nous aurions pu, pour y envelopper la Fayette lui-même. Je n'ignore pas que Lameth et compagnie ne redoutent rien tant que l'éclaircissement de cette circonstance de notre histoire, parce qu'ils se verront exposés trop à

nud, mais aussi notre intérêt n'eût point été que l'instruction se fît avec tant de bonne foi. Inutilement vous a-t-on tourné la tête sur les voyages de Saint-Cloud qui n'ont rien que de très-naturel, sur la proclamation où la Fayette n'a surement pas prouvé qu'il fût des nôtres, et qui ne blesse la cabale que parce qu'elle justifie ce qu'elle redoute le plus, l'amour et la confiance du peuple pour son Roi qu'ils voudroient anéantir; vous prenez tellement le change que, si je ne vous connoissoit pas aussi bien, je vous croirois, ma foi, vendu à la faction.

Ne regardez jamais comme votre ami, un homme capable de faire le sacrifice de sa popularité au bonheur de sa patrie, et d'élever lui-même une barrière contre sa propre ambition en mettant des obstacles à son élévation, et des bornes à l'accroissement de puissance que l'enthousiasme pourroit lui faire décerner. Certes, ce n'est pas là notre catéchisme.

Je crois encore que vous rêvez quand vous parlez du décret sur la guerre et la paix. Je vous l'ai déjà dit, il n'accorde au pouvoir exécutif, que la mesure juste d'autorité nécessaire pour protéger et défendre, il lui refuse tout moyen de nuire et d'opprimer. Ce décret, dites-vous, donnera au Roi la nomination à plus de dix mille palces. Bon: mais les dix milles placés

quel mal pourront-ils faire? Aucun dont ils ne répondent individuellement chacun sur leur tête ; avec cela, on n'est puissant que pour le bien. Le peuple, dites-vous, se réfroidira, et il ne s'agira que de choisir l'instant où l'on pourra l'enchaîner. Oui, mais à la première tentative, le corps législatif sera là pour la réprimer, et en punir les auteurs. Ah! pauvre abbé, vous êtes étourdi, moi qui suis maintenant hors du tourbillon ; je vois mieux que vous. Je vois que, malgré tous nos efforts, la liberté est assise sur une base inébranlable, parce que toujours efficacement protégée, elle ne pourra jamais être attaquée avec succès.

Plus j'avance dans votre lettre, plus je m'étonne; plus il me semble que vous êtes d'accord avec la faction abominable qui a manqué mettre la France en deuil de son Roi, et qui s'attache encore à miner sourdement les fondements du trône pour élever son pouvoir sur les ruines de celui de la couronne.

Est-ce donc vous qui devriez vous indisposer contre la déférence si justement marquée au meilleur des Rois dans la fixation des dépenses de sa maison, contre le traitement fait aux ministres? Je conçois que tout cela déplaise souverainement à nos Lameth, Barnave, d'Aiguillon,

Duport, et autres qui voudroient réduire leur prince à l'état du plus dur esclavage, l'abreuver d'opprobre et de misère, et sur-tout le réduire à la plus parfaite nullité pour exercer eux-mêmes tous les pouvoirs sous son nom : mais vous, ne devriez-vous point au contraire vous récrier contre la modération du Roi, contre la lézine à laquelle on s'est livré à l'égard de ses ministres. En vérité votre langage devient une énigme pour moi, et si je ne reconnoissois, ou du moins si je ne croyois reconnoître votre signature, je ne douterois pas, comme on me l'a déjà dit, que votre lettre ne fût l'ouvrage combiné des Lameth, Barnave et compagnie pour donner du poids à leurs calomnies pestilentielles ; en les mettant dans votre bouche sous le sceau apparent de la confiance.

C'est comme votre prétendue confidence du Garde des Sceaux. Allons donc cela n'est pas de vous. Vous aurez signé votre lettre sans la lire. Chassez-moi honteusement votre secrétaire, mon cher abbé. Le drôle est vendu au compositeur Duport. Il aura, moyennant quelque louis, car les Barnave, Lameth et compagnie, en répandent par-tout, inséré cet article dans votre lettre, et cet article est une fausseté, une imposture affreuse. Le Roi n'est, bien malheureusement

pour nous, que de trop bonne foi. Il croit lui que tout est bien, et il y va le plus sincèrement du monde.

La fausseté est bien claire et saute aux yeux. Car dans le commencement du paragraphe vous ne faites que recevoir du Garde des Sceaux, on ne sait pourquoi, la confidence d'un fait passé en votre absence, et puis tout d'un coup à la fin vous devenez acteur, vous agissez vous-même.

On voit bien que ce fait calomnieux a été inséré à votre insçu dans la lettre dont on gardoit une copie qu'on vouloit rendre publique, pour allumer encore la fureur du peuple et le porter à quelque nouvel excès dont la cabale espère faire son profit.

Je crois qu'il en est à peu près de même du reste de votre lettre qui se soutient sur le même ton; car je ne conçois rien à votre joie sur tous les objets qui paroissent l'exciter.

Les comités ne sont que trop bien composés pour notre ruine. Tous ces gens-là ne veulent point de désordre, d'anarchie, cela est vrai, mais ils ne veulent pas non plus de despotisme; et ce n'est pas là le moyen de faire nos affaires.

Je crois, mon cher abbé, que dans les vives attaques que vous avez soutenues avec tant de courage, votre tête a un peu foibli, et que vous regardez maintenant comme gagné pour nous tout ce qui s'éloigne de la faction. Mais, encore une fois, vous avez bien tort, car ces gens-là, qu'on appelle honnêtes gens, ne veulent d'autorité dans le gouvernement que pour assurer

400

l'exécution des loix, et rien au-delà, ce qui ne fait pas notre compte, et comme ils prennent l'ascendant sur ceux qui ne voudroient de loix qu'autant qu'il seroient le maîtres de les faire ployer à leur gré, nous sommes perdus sans ressource. Nous le sommes d'autant plus surement que nous avons parmi nous nombre de députés qui sont aussi assez sincères, assez honnêtes, à quelques préjugés près, et qui ne pouvant faire adopter leur systême, se réuniront au parti le moins dangereux pour la Nation.

Ainsi, mon cher abbé, plus d'espoir, et comme je vous l'ai déjà dit, il seroit à souhaiter pour nous que la faction eût le dessus. Le désordre qui marcheroit par-tout sur ses pas, la haine qu'elle inspireroit bientôt contre sa tyrannie, nous donneroit bien de l'avantage.

Mais, attendez, je réfléchis. Oui, l'abbé, je reconnois votre caractère. Vous pensez comme moi; et ceci n'est qu'un tour d'adresse de votre part. Sûr que nos plus redoutables ennemis sont les vrais patriotes, vous avez voulu prêter votre secours à la faction pour tâcher de les écarter, afin de n'avoir plus que celle-ci à combattre, bien sûr de la vaincre, même en paroissant la servir.

Oh! l'homme admirable. Adieu, adieu. Je me hâterai d'aller joindre mes efforts aux vôtres. Je suis bien moi, et vous n'en doutez pas, votre ami,

Le Vicomte de MIRABEAU.